



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Don Quichotte De La Manche De Michel De Cervantes

1810.

Cervantes Saavedra, Miguel de

PARIS, 1810-

Chap. XL. Continuation du gouvernement de Sancho Pança.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-78772](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-78772)

CHAPITRE XL.

*Continuation du gouvernement de Sancho
Pança.*

CE même jour l'illustre Sancho, après avoir fait éclater sa sagesse dans les jugemens qu'on a rapportés, fut conduit en grande pompe de la salle de justice au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle était dressée une grande table couverte d'excellens mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois, se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains, en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quel-

ques instans, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets, et que le maître-d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine il portait à sa bouche le premier morceau, que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître-d'hôtel, diligent, vint présenter un autre mets; le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demande à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe. Non, seigneur, répond le grand personnage; j'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île; cette place, qui me fait jouir de forts gros appointemens, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas, et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat dont votre seigneurie a goûté était un aliment froid que son estomac aurait eu de la peine à

digérer; le second au contraire était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles, et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

C'est à merveille, reprit Sancho : mais, par exemple, ces perdrix rôties ne peuvent que me faire du bien; je vais en manger une ou deux sans courir le plus petit danger. — Non assurément, monseigneur, et je vous défends d'y toucher. — Pourquoi cela, s'il vous plaît? — Parce que notre maître Hippocrate a dit expressément dans ses aphorismes : *Omnis saturatio mala, perdix autem pessima*; ce qui signifie que la perdrix est le plus mauvais des alimens. — Cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur table, de marquer une bonne fois ce qui est salulaire, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim. — Votre seigneurie a raison; je vais lui indiquer les alimens qu'elle pourra se permettre. Ces lapreaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd : ce veau ne vous est pas meilleur, parce que ce n'est pas une viande faite : ces

ragoûts sont détestables, à cause des épiceries : ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis ; mais comme le voilà, c'est impossible. — Mais, monsieur le docteur, cette oille que je vois fumer au bout de la table, et dont je sens d'ici le parfum, cette oille est composée de toutes sortes de viandes, il est impossible que dans le nombre je n'en trouve pas quelqueune qui me convienne. Portez-moi cette oille, maître-d'hôtel. — Je le lui défends sur sa tête. Juste ciel ! qu'osez-vous demander ? rien n'est plus malsain, rien n'est plus funeste qu'une oille : il faut laisser ce mets grossier aux chanoines, aux professeurs de collèges, aux festins de noces des laboureurs ; leurs estomacs peuvent s'en accommoder, mais celui d'un gouverneur demande des alimens plus légers. Votre seigneurie doit fort bien dîner avec un peu de conserve de coing, ou quelque autre confiture ; et si elle sent une grande faim, elle peut y joindre un ou deux biscuits.

A ces mots Sancho se renverse sur le dossier de son fauteuil ; et toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête : Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît ? Je m'appelle, répondit-il, le

docteur Pedro Recio de Aguero ; je suis né dans le village de Tirtea de Fuera , qui est entre Caroquet et Almodovar del Campo , sur la droite ; et j'ai pris le bonnet de docteur dans l'université d'Ossone. Eh bien ! s'écria Sancho avec des yeux brûlans de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Aguero , natif de Tirtea Fuera , qui avez pris le bonnet à Ossone , sortez tout à l'heure de ma présence ; sinon , je jure Dieu que je vous fais pendre , vous et tous les médecins de Tirtea Fuera que je trouverai dans mon île ; sortez , dis-je , peste des humains et fléau des gouverneurs , ou je vous étrille si bien , que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger , je l'ai bien gagné ce matin.

Le docteur tout tremblant s'enfuit. Sancho , remis à peine de sa fureur , allait commencer à dîner , lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le maître - d'hôtel , regardant par la fenêtre , s'écria : Voici sûrement des nouvelles importantes , car c'est de la part de monseigneur le duc. Le courrier , couvert de poussière , vint présenter un paquet à Sancho , qui le remit à l'intendant , et s'en fit lire l'adresse. Elle portait à don Sancho Pança , gouverneur

de l'île de Barataria, pour être remise en ses mains ou dans celles de son secrétaire. Qui est mon secrétaire ? demanda Sancho. C'est moi, Seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen. — Ah ! ah ! c'est la première fois qu'on a pris des secrétaires dans votre pays. Lisez cette lettre si vous pouvez, et rendez-m'en compte.

Le Biscayen, après l'avoir lue, demanda de parler seul à monsieur le gouverneur. Tout le monde se retira, excepté l'intendant ; et le secrétaire fit lecture de la lettre qui s'exprimait en ces termes :

« Je viens d'être averti, seigneur don Sancho ;
« que mes ennemis et les vôtres doivent venir
« vous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous
« prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des
« espions fidèles, que quatre assassins déguisés
« sont entrés dans votre ville ; ils en veulent à vos
« jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous
« approcheront, et sur-tout ne mangez de rien
« de ce qu'on vous présentera. Je me prépare
« à vous secourir, mais j'espère tout de votre
« valeur et de votre prudence.

« Votre ami le duc. »

Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car si quelqu'un en veut à mes jours ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim. Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier votre seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur sa table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés. A la bonne heure ! reprit tristement Sancho ; mais faites - moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange ; les gouverneurs ne peuvent vivre d'air, sur-tout quand ils sont à la veille de livrer des batailles. Quant à vous, mon secrétaire, répondez à monsieur le duc que je ferai de point en point tout ce qu'il me recommande ; ajoutez des baisemains un peu galans pour madame la duchesse, en la priant de ne pas oublier d'envoyer à ma femme Thérèse ma lettre avec mon paquet. Dites aussi quelque chose pour monseigneur don Quichotte, afin qu'il voie que je ne suis point un

ingra
com
conti
belle
puisc
duise
Da
labou
affair
n'aur
Est-c
press
soien
n'y p
et pr
page
meill
faveu
le bo
leque
gouve
devan
de lu
voulu
dire
fini,
seign

ingrat ; et arrangez le tout d'un bon style , comme un Biscayen que vous êtes. Allons ! continua-t-il en soupirant, qu'on desserve cette belle table , et qu'on m'apporte mes raisins , puisque les coquins qui m'en veulent me réduisent à ce triste dîner.

Dans ce moment un page vint dire qu'un laboureur demandait à être introduit pour une affaire pressante. Courage ! s'écria Sancho, je n'aurai pas le temps de manger même du pain. Est-ce là l'heure de venir me parler d'affaire pressante ? pense-t-on que les gouverneurs soient de fer ? Ah ! pour peu que ceci dure , je n'y pourrai résister : Faites entrer ce laboureur , et prenez garde que ce ne soit un espion. Le page assura qu'il avait au contraire la mine du meilleur des hommes, et qu'il prévenait en sa faveur. Sur cette assurance on l'introduisit ; et le bon paysan, d'un air niais, demanda d'abord lequel de ces deux messieurs était monsieur le gouverneur. L'intendant lui montra Sancho, devant lequel il se mit à genoux, en le priant de lui donner sa main à baiser. Sancho ne le voulut point, lui commanda de se lever et de dire promptement son affaire. J'aurai bientôt fini, reprit le paysan, pour peu que votre seigneurie daigne m'écouter.

Il faut d'abord qu'elle sache que je suis laboureur, natif du village de Miguel Turra, qui n'est qu'à deux lieues de Ciudad-réal. Vous connaissez peut-être ce pays-là ? Oui, répondit Sancho, c'est à côté de chez nous. Mais, abrégeons, je vous prie, et ne recommençons pas l'histoire de Tirtea Fuera. Deux mots suffiront, continua le paysan. Dans ma jeunesse je me suis marié, par la miséricorde de Dieu, en face de la sainte église catholique et romaine, avec une brave et digne femme ; j'en ai eu deux garçons, dont le cadet sera bientôt bachelier ; et l'aîné ne tardera pas à recevoir ses licences. Depuis quelques années je suis comme qui dirait veuf par la perte que j'ai faite de ma femme, à qui un mauvais médecin donna mal à propos une médecine dans le temps où elle était grosse : elle en mourut ; ce qui l'empêcha d'accoucher à son terme. Si elle était accouchée, et qu'elle m'eût donné encore un garçon, je l'aurais fait étudier pour être docteur, afin qu'étant docteur il n'eût pu porter envie à ses deux frères le bachelier et le licencié. Mais c'est une affaire finie, à laquelle il ne faut plus penser.

Je vous conseille même de n'en plus parler, interrompit Sancho. Jusqu'à présent de tout ce

que vous avez dit je ne peux conclure autre chose sinon que vous êtes veuf depuis que votre femme est morte. Tâchez de finir, mon cher frère; voilà l'heure de dormir.

Monseigneur a très-bien entendu ce que je voulais lui dire, reprit le laboureur; je n'ai presque rien à ajouter. Mon fils cadet, j'entends celui qui doit être bachelier, est devenu amoureux d'une fille de notre village, qui s'appelle Claire Perlerine, fille d'André Perlerin, le plus riche fermier du pays. Tous ceux de cette famille, de temps immémorial, se sont appelés Perlerins, sans que l'on sache trop pourquoi, car on prétend que ce n'est pas leur nom. Bien est-il vrai que cette Claire Perlerine, dont mon fils est amoureux, est une perle d'Orient, tant elle est belle et charmante; la rose du matin n'est pas aussi fraîche, aussi fleurie que cette Claire Perlerine, quand on la regarde du côté droit; du côté gauche elle est moins bien, parce que la petite vérole lui a couturé la joue, et lui a fait perdre un œil : avec cela plusieurs fluxions lui ont enlevé la moitié de ses dents; et un petit goître qui s'est formé sous son menton la force de pencher sa tête sur une épaule; mais, comme je vous l'ai dit, elle est parfaite du côté droit, et c'est par ce côté-là que mon

filz le bachelier l'a vue. Monseigneur pardonne ces petits détails. Je chéris déjà Claire Perlerine comme ma future belle-fille ; et vous n'ignorez point que les pères aiment à parler de leurs enfans.

Oui, je le sais, reprit Sancho ; mais les gouverneurs aiment à dîner, et j'attends, pour commencer que vous ayez fini l'histoire des Perlerins et des Perlerines. — Elle va finir, monseigneur. Or donc mon filz le bachelier a eu le bonheur de se faire aimer de la belle Claire Perlerine. Depuis long-temps cette charmante personne aurait donné sa main à mon filz, si une petite incommodité qu'elle a dès l'enfance ne l'empêchait de remuer les bras. Elle est ce que nous appelons nouée, et ne peut se lever de son siège. Cela ne fait rien à mon filz, qui est un garçon fort doux, fort aimable, malgré le malheur qu'il a d'être possédé ; ce qui, deux ou trois fois par jour, le fait écumer comme un furieux, se déchirer le visage, et briser tout ce qui est autour de lui. Ce pauvre enfant, qui n'en est pas moins un ange pour la bonté, voudrait épouser sa maîtresse Claire Perlerine ; mais le père de Claire Perlerine ne veut pas consentir au mariage de ces deux amans si intéressans. Je viens

vous prier, monseigneur, de me donner une lettre pour ce père, dans laquelle vous lui ordonnerez de marier sa fille à mon fils. Voilà le sujet qui m'amène aux pieds de votre seigneurie.

— Est-ce tout, mon frère ? avez-vous fini ? —

Ah ! monseigneur, si j'osais je vous demandais encore une petite grâce ; mais j'ai peur d'être indiscret, et d'abuser de vos momens.

— Osez, osez, ne craignez rien, je ne suis ici que pour vous entendre. — Eh bien, monseigneur, puisque vous le voulez, je ne vous cacherai point que je souhaiterais beaucoup qu'en faveur de ce mariage votre seigneurie eût la bonté de donner à mon fils le bachelier un petit présent de noces, quand ce ne serait que cinq ou six cents ducats ; cela l'aiderait à se mettre en ménage, et ferait qu'il dépendrait moins de la mauvaise humeur de son beau-père, parce que vous savez que pour être heureux il faut être indépendant. — Est-ce là tout ce que vous demandez, mon ami ? voyez s'il n'est rien qui vous tente encore ; parlez avec assurance, et qu'une mauvaise honte ne vous retienne point. — Monseigneur, vous êtes bien bon ; mais en vérité c'est tout.

A ces paroles Sancho se lève, saisit la première chaise qui lui tombe sous la main ; et

courant au laboureur, qui se hâta de s'enfuir : Misérable ! s'écria-t-il, il faut que je t'assomme tout à l'heure, pour t'apprendre à venir me demander six cents ducats. A-t-on jamais vu pareille insolence ? Six cents ducats ! et où les prendrais-je ? ai-je reçu seulement un malheureux maravedis depuis que je suis gouverneur ? Six cents ducats ! si je les avais, je ne manquerais pas sans doute de les envoyer à Miguel Turra pour la famille des Perlerins et pour son fils le possédé. Mais où en sommes-nous ? Sainte Marie ! il me semble que mon île soit le rendez-vous des fous de tous les pays. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit, au moins jusqu'à ce que j'aie fini mon pain.
